

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 2

Artikel: Un voyage d'études à Ethe et à Virton
Autor: Grasset, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ce nouvel angle, nous avons pensé, à la suite de ce voyage, qu'il y aurait intérêt à combler par une vue d'ensemble synthétique, la lacune obligée de nos monographies.

Tout d'abord, posons nettement la situation.¹

On sait que, le 18 août, les *armées allemandes* de droite, étaient échelonnées sur quelque 400 kilomètres depuis *Thionville* par la vallée de la Moselle, jusqu'à *Krefeld*, sur le Rhin dans l'ordre suivant, du sud au nord : V^e, IV^e, III^e, II^e et I^{re} ;

Que, ce jour-là, elles ont entamé un vaste mouvement de conversion à gauche sur *Thionville* comme pivot.

Dans ce mouvement, la V^e armée, la seule qui nous intéresse, a mission d'assurer le pivot de *Thionville* et de rester soudée à la IV^e armée.

Le 21 août, le VI^e corps, corps de gauche de la IV^e armée, est dans la région *Léglise-Thibessart*².

De la V^e armée,

le V^e corps a atteint la région *Etalle-Chantemelle*,
le XIII^e corps, la région *St-Léger-Chatillon*.

Ces forces doivent prendre l'offensive, le 22 août.

Le VI^e corps de la IV^e armée doit se porter en avant en deux colonnes :

la XII^e division sur *Rossignol*,

la XI^e division sur *Tintigny*.

La V^e armée doit attaquer, à l'est et à l'ouest de *Longwy*, qu'assiège un corps mixte :

A l'ouest de Longwy :

a) par le V^e corps, marchant en deux colonnes :

la IX^e division sur *Virton* par *Huombois* ;

la X^e division sur *Ethe* par *Buzenol*. Ces deux divisions doivent s'installer en fin de mouvement :

la IX^e sur le plateau au nord de *Virton*,

¹ Voir le dépliant (carte) inséré, entre les pages 68 et 69 de la présente étude. (Réd.)

² A ce propos on relira avec intérêt l'étude *Rossignol-St-Vincent* (22 août 1914) parue dans nos livraisons de février et mars 1932, sous la signature du colonel Grasset (Réd.)

la X^e division sur le plateau au sud d'*Ethe*, pour servir de flanc-garde gauche à la V^e armée.

La III^e division de cavalerie, se portant de *Habay la Neuve* par *Ste-Marie*, doit protéger le flanc gauche de la IX^e division.

b) par le XIII^e corps, marchant aussi en deux colonnes ;
la XXVII^e division par *Bleid* sur *Ruettes* ;
la XXVI^e division sur *Baranzy*.

A l'est de Longwy, les VI^e corps de réserve et XVI^e corps attaquent face à l'ouest.

De notre côté, ce sont les 4^e et 3^e armées qui opèrent sur ce théâtre.

La 4^e armée a mission d'attaquer, le 22 août, en direction générale de *Neufchâteau* et de bousculer « tout ce que l'on rencontrera ».

La 3^e armée doit protéger le flanc droit de la 4^e et contre-attaquer tout ennemi qui déboucherait de la région de *Metz-Thionville*.

Donc, le 22, le **corps d'armée colonial** de la 4^e armée, à qui la 2^e division coloniale a été enlevée pour servir de réserve d'armée, se portera en deux colonnes sur *Neufchâteau* :

la brigade mixte Goulet, par *Suxy*,
la brigade coloniale, par *Rossignol*.

Les têtes d'avant-garde doivent avoir atteint la transversale *Suxy-Les Fossés* à 9 h. 30.

Le 2^e corps, corps de droite de la 4^e armée, se portera en une seule colonne de *Montmédy* par *Villers la Loue* et *Bellefontaine* sur *Mellier*.

Il doit être à *Tintigny* à 6 heures du matin et y rester en halte gardée, en observant la direction de *Ste-Marie*, avant de poursuivre la route vers le nord.

Le 4^e corps, corps de gauche de la 3^e armée, se portera en avant :

la 8^e division, de *Virton* où elle doit passer à 4 h. 30, sur *Etalle*,

la 7^e division, par *Ethe*, où elle doit être à 5 heures, sur *St-Léger*.

Il s'agit, pour la 8^e division, de couvrir le flanc droit du 2^e corps ; pour la 7^e de contre-attaquer par *Vance* toute force ennemie venant de l'est ou du nord-est.

Voici les faits :

Du *corps colonial* :

La brigade mixte Goulet, partie à l'heure indiquée, arrive par *Suxy*, jusqu'à *Neufchâteau*, où elle se heurte au XVIII^e corps de réserve, de la IV^e armée allemande, qui marchait vers l'ouest, et elle parvient à le contenir jusqu'au soir, où elle bat en retraite, fort éprouvée par ce combat inégal.

La 3^e division coloniale, partie, elle aussi, à l'heure indiquée, traverse *Rossignol* et s'enfonce dans la forêt. A 1 kilomètre de la lisière, son avant-garde se heurte à la XII^e division allemande. Toute la brigade Montignault s'engage. L'artillerie demeure embouteillée sur la route ou aux abords immédiats.

Pendant ce temps, la XI^e division allemande a atteint *Tintigny*, lancé une brigade sur *Bellefontaine* et une brigade sur *St-Vincent*, d'où elle chasse le 7^e régiment colonial et où elle coupe toute retraite à la brigade Montignault et à l'artillerie divisionnaire isolées au nord de la *Semoy*. Cette brigade et cette artillerie sont détruites.

L'avant-garde du 2^e corps, qui n'a essayé de déboucher de *Bellefontaine* que vers 8 heures, s'est heurtée à la brigade de la XI^e division allemande lancée de ce côté et l'a maintenue pendant toute la journée, mais sans pouvoir la refouler ni la poursuivre, parce que non soutenue par le gros du corps d'armée.

Ce gros, échelonné sur la route de *Montmédy*, de *Villers-la-Loue* à *Meix-devant-Virton* a été en effet happé par le combat sur le plateau de *Bellevue*, au nord de *Virton*, où la IX^e division allemande s'est solidement établie et empêche la 8^e division du 4^e corps, de déboucher de *Virton*, d'où celle-ci était partie avec un retard d'une heure et demie.

Partis, eux aussi, avec un retard d'une heure et demie,

les premiers éléments de la 7^e division du 4^e corps, se heurtent, à *Gévimont*, à une fraction de la XXVII^e division du XIII^e corps, tandis que sa brigade de tête, la 14^e, est prise en flanc dans la cuvette *Ethe* par la X^e division allemande, du V^e corps.

La 14^e brigade, que la 13^e brigade n'a pu appuyer qu'indirectement, car elle n'a pas réussi à déboucher du Jeune Bois, tient donc dans *Ethe* jusqu'à la nuit. Le soir, la X^e division allemande bat en retraite dans le bois au nord de la localité, au lieu de s'installer sur les hauteurs au sud du Jeune Bois, ainsi que le comportait sa mission de flanc-garde du XIII^e corps.

Mais pendant ce temps, la XXVI^e division allemande a repoussé le 5^e corps français qui s'est retiré au delà de *Tellancourt*, découvrant la droite du 4^e corps qui doit se replier dans la nuit derrière la *Chiers*.

Telle est la physionomie générale de ces combats du 22 août qui, entre *Rossignol* et *Bleid*, ont mis en présence sept divisions d'infanterie et une division de cavalerie allemandes (XXI^e, XXV^e D. R., XII^e, IX^e, XI^e, X^e, XVII^e D. R. et III^e division de cavalerie) et sept divisions d'infanterie et une brigade françaises (5^e brigade coloniale, 3^e division coloniale, 4^e, 3^e, 8^e, 7^e, 10^e, 9^e D. I. et ont abouti à un désastre français à *Rossignol*, à une résistance victorieuse des Français à *Bellefontaine*, à une bataille indécise à *Virton*, où les Français disposaient cependant d'une supériorité numérique marquée ; à une victoire stérile française à *Ethe*, où la 14^e brigade française a brisé pendant toute la journée l'élan de 3 brigades allemandes, à une retraite des forces françaises derrière la *Chiers*, nécessité par le repli du 5^e corps français, après les combats malheureux de *Signeuls* et de *Baranzy*.

Résultats décevants qui appellent des observations.

Bien entendu, nous ne ferons pas ici le procès de la doctrine stratégique et tactique de l'offensive à outrance, tête baissée, avec un bandeau sur les yeux, envers et contre tout... On a tout dit sur ce sujet.

Nous observerons seulement que cette folle doctrine était fille d'un enseignement vicieux de l'histoire.

Pendant longtemps, de nombreux doctrinaires, et non des moindres, avaient voulu faire de l'histoire une annexe de la tactique. Il leur est donc arrivé de présenter les faits d'une manière superficielle, sinon souvent tendancieuse ; de les torturer même pour leur faire dire, non pas ce qu'ils disaient, mais ce qu'on avait besoin qu'ils disent, pour étayer une idée en faveur.

Trop longtemps, on a voulu donner les mêmes vertus au *thème tactique* et au *cas concret vécu de guerre*, lesquels participent de deux ordres d'idées absolument différents.

Le *thème tactique* est un instrument imaginé et construit de toutes pièces par le professeur, pour provoquer l'application de telle ou telle partie des règlements et mettre les exécutants en présence de certaines situations qu'on désire leur voir dénouer.

Le *cas concret vécu de guerre* doit, au contraire, exclure rigoureusement toute idée préconçue. Il doit faire revivre les événements, faire assister à l'action, à côté des combattants, faire partager leurs fatigues, leurs privations, leurs souffrances, leurs espoirs, leurs angoisses. Il doit être surtout scrupuleusement exact, et poussé aussi loin que possible dans les détails, sans aucune idée préconçue, ni sans aucun souci de gloriole.

Il doit donc être le résultat d'un travail méticuleux et acharné... de plusieurs années, quelquefois, où seront multipliés les investigations, les questionnaires aux exécutants, les discussions méthodiques, verbales ou écrites, les confrontations, pas toujours faciles à réaliser, l'appel constant à un sens historique hypercritique... Tout cela est nécessaire pour mettre sur pied un bon cas concret vécu de guerre comportant des enseignements contrôlés, sur lesquels on puisse table sans danger.

Mais tout cela consciencieusement fait, il faut en prendre son parti : ces enseignements ne seront pas toujours ceux

que l'on recherchait. Souvent, ils seront tout à fait imprévus, et il leur arrivera même de battre en brèche, de la manière la plus sacrilège, les théories les mieux fondées. Ce qu'ils établiront surtout bien nettement, c'est que rien n'est absolu à la guerre ; que les méthodes et les procédés réputés les plus infaillibles, n'ont jamais qu'une valeur relative et ne doivent être appliqués qu'avec discernement, en tenant le plus grand compte de mille circonstances de temps, de lieu, physiologiques, psychologiques ou morales...

En revanche, ce que réaliseront, de toute manière, ces cas concrets vécus de guerre, si longs, si difficiles, si ardues à établir d'une manière convenable, ce sera de constituer la plus parfaite école de la guerre. Étudiés attentivement, ils finiront par donner le sens du combat, faire la main, créer des réflexes...

A la condition, encore une fois, qu'ils soient rigoureusement exacts, sans quoi ils seront dangereux plus que n'importe quelle œuvre d'imagination, parce que s'affublant du masque de l'indiscutable vérité.

Ceci dit, voyons comment les combats du Luxembourg belge n'ont pas pris une tournure plus favorable que celle qu'ils ont prise. En les fouillant dans leurs détails, on remarque que des fautes de diverses natures ont été commises. On y distingue, en particulier, des retards dans l'exécution des ordres ; des négligences, de la mollesse et un certain manque de fermeté du commandement, à tous les degrés de la hiérarchie ; une absence à peu près générale de liaison entre les grandes unités ; une insuffisance notoire de renseignements.

Essayons de déterminer l'influence de chacune de ces fautes sur l'ensemble des événements.

Les ordres donnés par les armées et par les corps d'armée n'ont pas été ponctuellement exécutés et les divisions sont passées presque toutes, aux points initiaux, dans la matinée du 22 août, avec des retards plus ou moins importants. Voyons ce qui se serait passé, toutes circonstances étant

égales d'ailleurs, si les heures de départ fixées par le commandement, avaient été respectées :

a) *A Rossignol*. — La 3^e division coloniale est exempte de reproche à ce point de vue. Elle devait atteindre, le 22 août à 9 h. 30, la transversale *Suxy-Les Fossés*. Elle était déjà dans la forêt de *Neufchâteau* à 8 h. 30, conformément à son horaire, quand elle s'est heurtée à la XII^e division allemande.

b) *A Bellefontaine*. — Les ordres n'ont pas été exécutés. L'avant-garde du 2^e corps devait se trouver à *Tintigny* à 6 heures. Or, le 120^e, de la brigade Cordonnier, premier élément du 2^e corps, se trouvait, à cette heure-là, à *La Hage* et n'arrivait qu'à 8 h. 30 à *Bellefontaine*, où il s'arrêtait.

En conséquence, le pont de *Tintigny* resta inoccupé pendant toute la matinée du 22 août et la XI^e division allemande peut prendre à revers par là la 3^e division coloniale.

Si l'avant-garde du 2^e corps, exacte au rendez-vous, s'était trouvée à *Tintigny*, à 6 heures, ainsi que le comportait l'ordre reçu, le désastre de *Rossignol* n'eût pas été possible. De ce désastre, le commandement n'est donc pas responsable, mais les exécutants.

c) *A Virton*. — La 8^e division devait passer à *Virton* à 4 h. 30, le 22 août. Elle y est passée à 6 heures.

Si elle y était passée à l'heure prescrite, une heure et demie plus tôt, sa tête serait arrivée à 5 h. 15 à la lisière du bois, à peu près en même temps que les éclaireurs de la IX^e division allemande, qui rejoignaient à cette heure le 1^{er} régiment de uhlans et la compagnie d'infanterie, déjà postés là depuis 3 heures du matin.

Que fût-il advenu dans le brouillard ? — Il est fort malaisé de le dire et toutes les suppositions sont permises.

Ce qui est probable, toutefois, c'est que la lutte se serait engagée soit dans le bois, soit à la lisière, et non sur le plateau au nord de *Virton*. Elle aurait été plus éloignée de la route suivie par le 2^e corps et aurait sans doute moins impressionné ce dernier.

La division de tête de ce corps d'armée, tout au moins, division Rabier, supposée partie à l'heure prescrite. et dont les premiers éléments n'auraient pas été, à ce moment, très éloignés de *La Hage*, aurait continué sans encombre sa marche vers le nord. Elle aurait pu ainsi appuyer en temps utile les forces du général Cordonnier à *Bellefontaine* et même les pousser sur *Tinigny*, où à 9 heures ou 10 heures leur intervention eût encore été très efficace pour empêcher l'enveloppement de la 3^e division coloniale.

D'autre part, la division Regnault, du 2^e corps, fort heureusement placée derrière la division Rabier, eût été disponible et à pied d'œuvre pour soutenir, en totalité ou en partie, en cas de besoin, la 8^e division sur le plateau de *Bellevue*.

d) *A Ethe*. — La 7^e division est passée à *Ethe*, le 22 août, à 6 h. 30, au lieu d'y passer à 5 heures.

Et ici, si l'heure fixée par l'ordre avait été respectée, il se serait produit une catastrophe.

Passée à *Ethe* à 5 heures, la 7^e division aurait pénétré dans le bois *Lefort* et vers 6 h. 15, elle se serait heurtée dans le brouillard près de la clairière de *St-Léger*, à la XXVII^e division wurtembergeoise, du XIII^e corps.

Pendant le combat qui en serait résulté, la X^e division prussienne, du V^e corps, serait arrivée à *Ethe* et aurait attaqué la 7^e division sur ses derrières.

Cette division aurait probablement été anéantie dans le *Bois Lefort*.

Elle a dû son salut à l'inexécution de l'ordre reçu... Et voilà un enseignement tout à fait immoral.

Donc, au total, l'exposé des faits semble prouver que si les heures de départ fixées aux divisions avaient été observées, si les troupes avaient marché normalement et étaient sagement passées aux points initiaux dans les conditions où le commandement voulait qu'elles y passassent, le désastre de *Rossignol* ne se fût pas produit, mais la 7^e division eût subi un désastre en tout point semblable, entre *Ethe* et *St-Léger*.

Ce qui met en relief l'intervention d'autres facteurs de défaite, parmi lesquels on distingue tout d'abord ceux-ci :

a) On était plus près de l'ennemi qu'on ne le croyait et la surprise à ce point de vue a été complète.

b) Notre 5^e corps, mal engagé, a laissé se produire une brèche dans notre dispositif.

c) Le 6^e corps était orienté vers l'ouest et notre dispositif présentait dans la région *Baranzy-Longwy* un dangereux saillant qui n'avait pas été suffisamment pris en considération par le Haut Commandement et aux deux flancs duquel l'action de nos divisions était divergente.

Revenons à *Rossignol*, puisque c'est là que s'est produit le désastre et voyons si le Général Hasard qui s'est montré bienveillant à *Ethe* pour la 7^e division, non exempte de peccadilles, cependant, avait des raisons particulières pour se montrer inexorable à *Rossignol*, à l'égard de la 3^e division coloniale, moins coupable que les autres.

Indépendamment de toutes les imprudences et des erreurs commises par les troupes coloniales, imprudences et erreurs qui étaient d'ailleurs plus imputables aux circonstances et aux règlements de l'époque qu'à ces troupes elles-mêmes ; indépendamment aussi de la trop aveugle ténacité du Général Raffenel qui s'obstina à rester à *Rossignol* malgré la menace évidente de l'enveloppement, un fait domine tout le drame : le pont de *Tintigny* est demeuré libre pendant toute la matinée du 22 août ; une division allemande a pu y passer sans encombre, à partir de 10 h., attaquer *Bellefontaine* par une de ses brigades et par l'autre, prendre à revers la 3^e division coloniale.

Dès lors, il nous paraît intéressant d'élucider ces deux points :

1. Pourquoi l'avant-garde de la division Rabier (4^e du 2^e corps) n'était-elle pas, le 22 août, à 6 heures, à *Tintigny* comme elle aurait dû y être ?

2. Pourquoi n'a-t-elle pas été soutenue par le gros de la division, et même par une partie de la division Regnault

(3^e) ? Car si des forces du 2^e corps avaient pu arriver à Tintigny, même avant 10 heures du matin, leur action eût encore pu être décisive et mettre la XI^e division allemande en mauvaise situation.

1. *Pourquoi le pont de Tintigny n'a-t-il pas été occupé à 6 heures du matin comme il aurait dû l'être ?*

Pour comprendre, remontons à l'après-midi du 21 août.

Le 2^e corps est en colonne de route, la 4^e division en tête, la 3^e la suivant, sur la route de *Montmédy* à *Tintigny*. L'ordre de stationnement a fixé aux unités, pour la nuit du 21 au 22, les cantonnements suivants :

19^e régiment de chasseurs à cheval : *Bellefontaine*.

Avant-garde :

Brigade Lejaille (143^e et 91^e R. I.) I groupe R. A. C.¹
et 1 Cie du génie de la 4^e division *Bellefontaine*.

Gros : Brigade Cordonnier de la 4 ^e division (Gal. Rabier)	{	120 ^e R. I. <i>Meix devant Virton</i> . 9 ^e B.C.P. ² <i>Villers la Loue</i> . 18 ^e B.C.P. <i>Sommethonne</i> .
---	---	--

3^e division (Gal. Regnault) échelonnée jusqu'à *Montmédy*.

Il y a 18 kilomètres entre *Montmédy* et *Bellefontaine*. Dans des circonstances normales, l'ordre est tout à fait exécutable.

Mais il fait très chaud. On marche pendant les heures les plus chaudes de la journée. Surtout, la route est encombrée de voitures : celles du 19^e régiment de chasseurs à cheval, qui vont vers le nord, celles du corps d'armée, à qui un changement d'itinéraire a été prescrit et qui vont vers l'ouest ; celles de l'artillerie ; celles des habitants dont la foule morne et affolée fuit l'invasion... Tout cela finit par produire un embouteillage inextricable. La marche est donc des plus lentes et des plus pénibles : hachée d'à-coups continus, interrompue par d'interminables arrêts...

Le général Cordonnier a raconté comment, au cours d'une de ces pauses insupportables, il faisait les cent pas dans *Sommethonne*, causant avec les habitants, quand à un

¹ R. A. C. = régiment d'artillerie de campagne. (*Réd.*)

² B. C. P. = bataillon de chasseurs à pied. (*Réd.*)

carrefour, un écriteau frappa ses regards, portant cette indication : *Meix devant Virton : 6 kilomètres*. Il n'est pas inutile de rappeler que même les généraux n'avaient pas d'autre carte de la région que celle du 200 000^e, tout à fait insuffisante.

Une autre route que celle de *Villers la Loue*, suivie par la colonne, permet donc au 120^e de gagner tout de suite son cantonnement. Les habitants interrogés déclarent cette route excellente.

Immédiatement, le général prescrit au 9^e bataillon de chasseurs de continuer sur *Villers La Loue* ; au 18^e, de prendre ses cantonnements de *Sommethonne* et il conduit le 120^e à *Meix devant Virton* par la route libre.

Il y arrive à 18 heures et s'y installe, couvert par le 19^e régiment de chasseurs à cheval, qui est arrivé à *Bellefontaine* et a trouvé de l'ennemi sur la *Semoy*.

Pendant ce temps, les conditions de la marche de la colonne ne se sont pas améliorées et, à 18 heures, l'avant-garde du général Lejaille s'est échouée à *Villers la Loue* où elle finit par cantonner avec toute l'artillerie divisionnaire et le 9^e bataillon de chasseurs.

Le général Rabier hésitait d'ailleurs à s'engager dans les bois de *Meix devant Virton*, n'ayant reçu aucun renseignement de la cavalerie. Il décide que l'avant-garde, c'est-à-dire la brigade Lejaille, se mettra en route demain matin, à 2 heures, de sorte qu'elle sera tout de même à *Tintigny* à 6 heures. La brigade Cordonnier, elle, ira vers *Ste-Marie*, pour surveiller cette région où on signale l'ennemi.

Sur quoi, le général est informé de la présence du 120^e de la brigade Cordonnier à *Meix devant Virton*, en avant de l'avant-garde du général Lejaille. Il n'importe : le général Cordonnier prendra la mission confiée au général Lejaille. L'inconvénient est que le général Cordonnier n'a sous la main qu'un régiment de sa brigade, tandis que le général Lejaille eût disposé tout de suite de ses deux régiments.

Mal éclairé d'ailleurs sur la situation stratégique, le général Cordonnier, en prenant, au pied levé, sa mission

d'avant-garde, ne réalise pas l'importance capitale qu'il y a à se saisir immédiatement, — si possible avant l'aube du lendemain — du passage de *Tintigny*. Et même, le 22 au matin, il croit pouvoir attendre, pour se mettre en route, d'avoir été rejoint par ses deux bataillons de chasseurs qui, nous le savons, sont l'un à *Villers la Loue*, l'autre à *Somme-thonne*.

Or, ces bataillons de chasseurs sont en retard. De sorte que, privé de leur appui et sans artillerie, réduit au seul 120^e, le général Cordonnier n'est encore, à 6 heures, qu'à *La Hage*.

Tout pouvait encore se réparer, mais voici une complication.

Les chasseurs à cheval du 19^e régiment ont déjà rendu compte, depuis plusieurs heures, que l'ennemi était là, en forces : infanterie, artillerie, cavalerie... une division entière, qui tient la Semoy, ayant organisé une position défensive en avant de *Tintigny*. Comment les cavaliers ont-ils pu voir si gros au petit jour, tandis qu'ils avaient seulement devant eux des patrouilles du II^e chasseurs à cheval allemand et que l'avant-garde de la XI^e division, venue de *Thibessart*, n'a pas abordé le pont de *Tintigny* avant 8 h. ?

Mystère. On voit de ces erreurs à la guerre.

La conséquence de celle-ci fut de ralentir la marche du 120^e et de décider le général Cordonnier à ne pas dépasser *Bellefontaine*, à s'y organiser et à y tenir à outrance.

Il n'allait d'ailleurs pas tarder à avoir besoin de toutes ses forces pour réaliser ce modeste programme, car toute une brigade allemande allait venir l'attaquer...

Voilà pourquoi on ne fut ni à 6 heures, ni même à 8 heures à *Tintigny*.

2. *Pourquoi le général Cordonnier n'a-t-il pas été mis en mesure de prendre l'offensive dans tout le cours de la journée du 22 août ?*

Deux raisons : la situation à *La Hage* et la bataille à *Virton*.

Arrivé à *La Hage* vers 9 heures, le général Rabier a appris, comme le général Cordonnier, qu'il y avait « une division » allemande en avant de *Tintigny*. Il a appris aussi qu'il y avait de grandes forces ennemies à *Ste-Marie*. C'était la III^e division de cavalerie allemande, soutenue par un bataillon de chasseurs.

Si donc, on abandonne *La Hage*, pour avancer vers *Tintigny*, l'ennemi y viendra de *Ste-Marie* et on sera pris dans une souricière.

Et le général Rabier décide alors de s'installer à *La Hage*. Il envoie le seul 18^e bataillon de chasseurs tenir la lisière des bois vers *Ste-Marie* et il organise solidement la défense de *La Hage* où il garde le 147^e et le 9^e bataillon de chasseurs. A *Bellefontaine*, où le général Cordonnier, avec son 120^e, contient difficilement les attaques de toute une brigade allemande, il n'enverra que parcimonieusement, en renfort, des unités de ces deux corps.

A n'en pas douter, sa situation était difficile et la menace de la III^e division de cavalerie sur son flanc droit, l'obligeait à ne pas s'aventurer au nord de la zone boisée. Mais combien cette situation eût été différente si l'avant-garde du 2^e corps était arrivée à *Tintigny* à 6 heures ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre. Le général Rabier eût disposé alors de son dernier régiment, le 91^e, lequel ne fut happé à 8 heures par le combat de *Virton*, que parce qu'il était en retard sur l'horaire fixé. Alors, il eût facilement tenu par une brigade le passage de *Tintigny* que la XI^e division n'aurait pas pu franchir et il eût immobilisé par son autre brigade la III^e division de cavalerie allemande. Et sa mission eût été pleinement remplie. Pendant ce temps, d'ailleurs, la division Regnault (3^e) qui marchait derrière la division Rabier (4^e), partie elle aussi à l'heure de ses cantonnements, eût très efficacement protégé la route de *Meix devant Virton* à *Villers la Loue* et eût même pu intervenir sur le champ de bataille de *Virton*. Pour cela, que fallait-il ? — Exécuter les ordres donnés ; partir à l'heure, avoir réalisé toute l'importance du pont de *Tintigny* et marcher avec décision... Malheureusement pour les coloniaux de *Rossignol*, cela ne fut pas.

Enfin, les combattants de *Bellefontaine* ne furent pas appuyés et le général Rabier demeura désemparé à *La Hage* parce qu'un régiment de sa division, le 91^e et toute la division Regnault avaient été happés par la bataille qui se livrait depuis 5 heures du matin sur le plateau de *Bellevue*.

De sorte que c'est, en définitive, dans cette lutte confuse, dure et indécise de *Virton*, qu'il faut voir la déterminante irrémédiable du désastre de *Rossignol*.

Nous avons déjà fait observer que si le 2^e corps avait marché normalement et si la 8^e division du 4^e corps avait débouché de *Virton* à l'heure prescrite, la bataille qui se serait livrée au nord de la petite ville, n'aurait arrêté tout au plus que la brigade de queue du 2^e corps.

Mais peut-être serait-il intéressant maintenant de voir ce qui nous a manqué pour que la bataille de *Virton* fût une belle victoire.

En réalité, pas grand'chose n'a manqué, car des moyens très suffisants étaient sur place, prêts à être utilisés.

Ce qui a manqué, c'est simplement une liaison normale entre le 2^e et le 4^e corps d'armée. Pendant toute la journée du 22 août, ces deux corps d'armée se sont ignorés et depuis midi jusqu'au soir, on a vu se perpétuer cette situation grotesque : 8 bataillons de deux corps d'armée (3 du 4^e corps et 5 du 2^e) entassés sur un front d'environ un kilomètre, sur les plateaux à l'est d'Houdrigny, agissant, les premiers face au nord, les seconds, face à l'est et neutralisant réciproquement leur action, sous les feux convergents de l'ennemi.

A noter d'ailleurs qu'aucune liaison n'existait non plus entre les deux divisions du 2^e corps d'armée puisque le général Regnault, commandant la 3^e division, détacha le 87^e régiment sur ces plateaux, sans savoir que le 91^e, de la division Rabier, s'y trouvait déjà installé.

Si toutes ces troupes — et d'autres qui auraient pu les appuyer sans inconvénient, puisque toute la 3^e division était disponible — avaient été placées sous un même commandement et avaient reçu la mission nette d'enlever la ferme de *Bellevue* et de refouler l'ennemi dans les bois, une

attaque concentrique de six ou huit régiments, bien dirigée, soutenue par toute l'artillerie nécessaire et s'étendant à gauche jusque dans le bois, aurait certainement mis en difficulté la IX^e division allemande et l'aurait obligée à une retraite rapide.

Au lieu de cela, on ne vit là, de notre côté, que des efforts isolés et non coordonnés, une immobilité forcée sur les plateaux d'*Houdrigny*, une attaque isolée sur *Robelmont*, enfin, à la nuit tombante, un assaut que personne n'avait ordonné et que personne ne dirigea...

Mais ce jour-là, personne chez nous, ne songeait à se battre. Ne disait-on pas l'ennemi à 30 km. au nord ? La 8^e division ne s'aperçut que la route de son cantonnement d'*Etalle* lui était réellement barrée, qu'après que la moitié de son effectif, perdu dans le brouillard, eût été engagé et sérieusement usé. Le 2^e corps, de son côté, qui avait encore une longue étape à fournir pour gagner son cantonnement, répugnait de se battre du côté de *Virton*, où il n'avait rien à faire...

On s'est donc borné surtout à parer les coups, n'engageant les unités que parcimonieusement ; n'attaquant que par paquets, au lieu de foncer vigoureusement et avec ensemble.

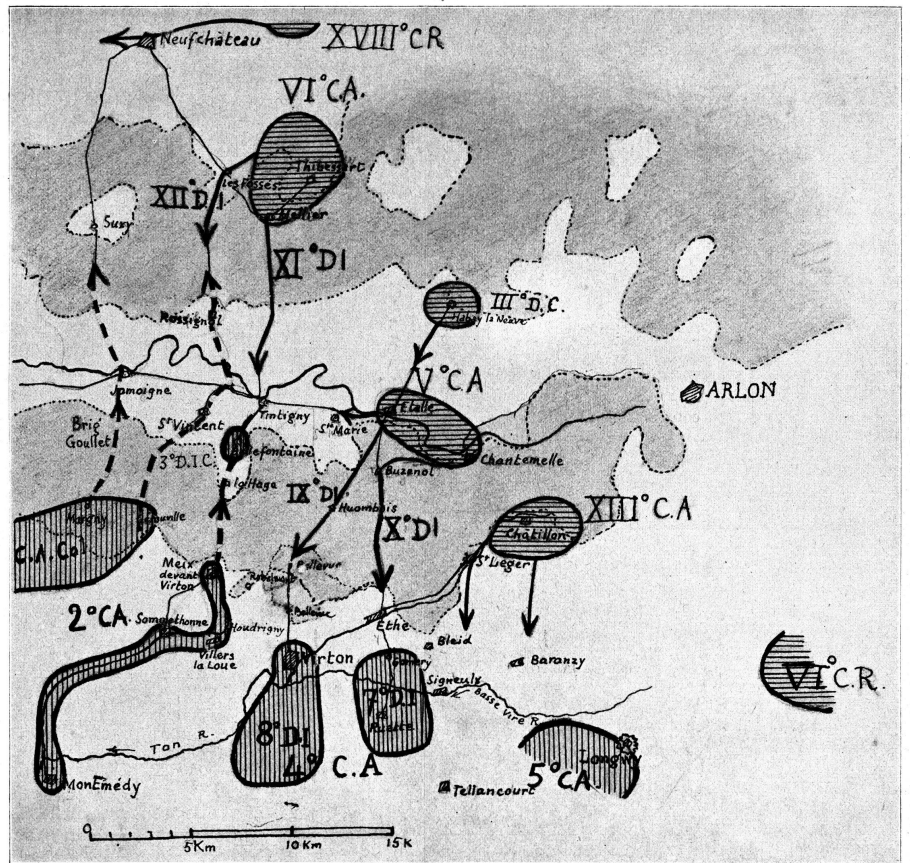
D'où l'on peut conclure que vraiment la cause de l'insuccès, et ceci en dépit de la surprise, fut plus psychologique que technique.

On comprend mal ces événements aujourd'hui. On a de la peine à se mettre dans l'ambiance d'août 1914 et pourtant, il n'est pas possible de les juger sainement sans cet effort.

On voit du laisser-aller, des négligences, du manque de fermeté de la part du commandement, lequel ne sait exiger, ni des soldats le maximum d'efforts, ni des commandants d'unités subordonnées la rigoureuse exécution des ordres donnés. Et on dit : « *Cette armée ne savait pas son métier.* »

En quoi on se trompe grandement. Les états-majors étaient parfaitement à la hauteur de leur tâche et bien

Situation générale, le 22 août 1914,
 dans la région Virton-Ethe-Neufchâteau-Montmédy.
 (Annexe à l'article « Un voyage d'études à Ethe et à Virton »,
 du colonel Grasset.)



entraînés; ils l'avaient prouvé dans l'exécution de la mobilisation et des transports de concentration ; ils le prouveront encore dans quelques jours, pendant la retraite et sur la Marne... Quant aux poilus, officiers ou soldats, ils allaient faire leurs preuves pendant quatre ans, sans forfanterie et sans faiblesse.

Il y avait la doctrine de l'offensive à outrance, un peu au mépris du feu et l'absence d'artillerie lourde... Oui, mais ici, en particulier, on ne peut pas dire que ce soit cela qui ait incontestablement décidé du sort des affaires.

Ce qui est vrai, c'est que les *esprits n'étaient pas mobilisés*. La mentalité de nous tous, ce 22 août au matin, était celle de grandes manœuvres, moins rigoureusement réglées et moins surveillées que les autres.

On ne songeait à l'ennemi qu'avec un certain sentiment de curiosité et point du tout avec l'idée que sa présence pouvait signifier un danger mortel. Personne n'était fait à une pareille idée.

N'a-t-on pas vu le général commandant le 4^e corps d'armée, obéissant à son extraordinaire allant, arriver à *Chenois*, le 21 août au soir, dans son auto, en compagnie de son chef d'état-major et d'un autre officier, quelques minutes après l'évacuation de ce village par l'ennemi, et bien avant le 14^e hussards ?

Quant à moi, modeste exécutant, mais témoin consciencieux, j'ai reçu l'ordre, ce même soir, d'aller préparer, seul, comme capitaine du jour, le cantonnement de mon bataillon, à *Gomery*, au milieu des bois qu'occupaient les patrouilles allemandes ?... ce qui fut fait *imperturbablement*.

On ne se préoccupait pas de ses voisins et il ne venait à l'idée de personne d'entrer en liaison avec eux. Pourquoi faire ? On savait bien qu'on pouvait compter les uns sur les autres. On le verrait bien quand il faudrait en découdre... Et cela durait depuis vingt jours.

On était environné d'espions ; on ne s'en préoccupait pas.

Les Belges annonçaient avec insistance la présence de l'ennemi, on ne les écoutait pas ; on se moquait d'eux...

Les vaguemestres déposaient tous les jours des tombeaux de lettres dans les cantonnements et en emportaient tout autant. On s'intéressait aux évolutions des uhlands que l'on voyait dans le lointain, poursuivis par nos cavaliers, car ils évitaient le combat, ne cherchant qu'à voir... Aux évolutions des avions à croix noires aussi, qui se montraient fort indiscrets et sur qui, par amusement, on exécutait des fusillades nourries, régulièrement sans effet, mais qui facilitaient grandement leur mission de reconnaissance...

On était fort loin de se douter que quand on est en guerre, aussitôt la porte de la caserne franchie, et à plus forte raison, la frontière, le soldat, dont la vie est constamment en danger, doit acquérir la mentalité de la bête féroce, qui chasse et est chassée, et dont, nuit et jour, tous les sens doivent être constamment en éveil, pour éviter quelque surprise ou quelque piège, ou pour surprendre l'ennemi, qu'il s'agit de tuer ou de capturer.

On s'ingéniait à ménager les soldats, que l'on ne jugeait pas suffisamment entraînés... on se sentait obligé de le faire...

Or, ces soldats, ne l'oublions pas, avaient tous deux ou trois ans de service actif et les réservistes qui complétaient les effectifs avaient tous servi au moins deux ans...

Que sera-ce donc demain, quand nos régiments seront constitués par un noyau de jeunes gens ayant moins d'un an de service et que les rangs seront bourrés de réservistes ayant servi dix mois, voici plusieurs années. Comparé à ces unités de demain, j'ai idée que le 130^e de *Virton*, qui a si vite fondu dans la fournaise, parce que, très éprouvé à *Mangiennes*, le 10 août, — il présentait une forte proportion de réservistes, — ferait figure de *Vieille Garde*.

De sorte qu'avec ces unités, même si elles n'ont pas été travaillées par des éléments dissolvants, il est certain que, surtout aux premiers jours d'une campagne, le commandement, œuvre d'un tact infini et d'une inflexible fermeté, sera, à n'en pas douter, extrêmement délicat.

Nous ne saurions porter trop d'attention à cet objet, ni assez réaliser que des négligences du genre de celles commises en août 1914, seraient, cette fois, irréparables.

Enfin, la faute la plus grave, caractéristique de ces combats, sans laquelle, on peut l'affirmer, toutes les autres auraient pu être palliées, dans une large mesure, c'est l'insuffisance décisive des *renseignements*.

On avait des avions et des aviateurs, tels que Védrines, Garros, Brindejonc des Moulinais... et cent autres, dont la renommée était universelle... Ils n'étaient pas initiés à leur service de guerre. Ils n'ont vu, dans la zone méridionale du *Luxembourg* que des mouvements sans importance ; quelques bivouacs et cantonnements entre *Etalle* et *Arlon*... et il y avait dans cette région, les V^e et XIII^e corps, suivis du V^e corps de réserve ! Dans la région de *Neufchâteau*, ils ont vu des mouvements importants dirigés vers le nord-ouest, lesquels ont reçu une interprétation erronée.

Deux divisions de cavalerie battaient l'estrade en avant de nos armées. Elles ont eu une rencontre vigoureuse et sanglante à *Longlier*, près de *Neufchâteau*, le 20 août et ont dû se replier devant des masses.

De cet événement, dont il est averti, dès le 21, le corps d'armée colonial ne tire aucune conclusion pratique et marche sur Neufchâteau, en colonne de route, le régiment de cavalerie de corps derrière l'infanterie, parce que ne pouvant s'aventurer seul dans les bois, et le campement derrière l'avant-garde.

Pour penser que ce soit là une faute technique, vraiment, il faudrait admettre que nos états-majors de 1914 ignoraient les premiers éléments de la tactique, ce qui est tout de même difficile. On comprend mieux si l'on invoque l'état psychologique dont nous avons parlé.

On comprend aussi par là comment le régiment de cavalerie du 4^e corps, conduit pourtant par un cavalier de grande valeur, a quitté son cantonnement de *Chenois*, le 22 août au matin, avec un retard de plus d'une heure et ne s'est présenté à *Ethe* que quelques minutes avant l'infanterie,

quand il aurait dû, à ce moment, se trouver déjà dans la région d'*Etalle*.

Incontestablement, les événements auraient pris une tout autre tournure, si avant de se mettre en route dans le brouillard, le 22 au matin, les divisions avaient su ce qui se passait au delà des zones boisées dans lesquelles elles allaient s'engager.

Elles auraient compris alors, de toute évidence, qu'il ne s'agissait plus, ce matin-là, de marcher en colonne de route, mais en formation de combat, comme le général Félineau en avait eu l'intuition à *Gomery*, et comme le demandait le capitaine Bertin, en dévalant avec la pointe d'avant-garde de la 7^e division, au milieu des coups de fusil, dans la cuvette d'*Ethe*.

La cavalerie, il est vrai, bien qu'allante et cherchant le combat contre la cavalerie ennemie, ne se sentait pas armée contre l'infanterie, avec ses deux mitrailleuses régimentaires.

Elle manquait donc de souplesse, dans l'obligation où elle était de grouper ses moyens.

Combien, par exemple, eût été indispensable, tandis que le gros du 14^e hussards suivait l'itinéraire prescrit, par *S^t Léger* sur *Vance*, l'envoi d'une force de reconnaissance sérieuse, munie de moyens de feux efficaces, par la route d'*Ethe* à *Etalle*, que personne n'avait reconnue ! La direction de marche divergente imposée à la 7^e division, et qui l'obligeait à offrir son flanc gauche à une région boisée non visitée, valait bien cette précaution.

Les groupes de reconnaissance divisionnaires et de corps d'armée auront des armes plus puissantes, demain. Tâchons de faire qu'ils sachent, ou mieux, qu'ils veuillent s'en servir ; qu'ils aient la hantise du renseignement ; qu'ils n'hésitent pas à aller chercher ce renseignement loin... très loin... encore plus loin, avec les engins motorisés qu'on nous prépare. *Neufchâteau*, *Rossignol*, *Ethe*, *Virton*... nous prouvent qu'une division surprise est une troupe qui, d'entrée de jeu et avant d'avoir pu esquisser un mouvement, a perdu la moitié de ses moyens.

Voilà entre cent autres, quelques enseignements que l'on peut glaner, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur ces champs de bataille où, pour les avoir méconnus, 50 000 Français ont versé leur sang.

Ils sont loin d'être nouveaux et peuvent se résumer en quelques lignes que voici :

A la guerre, il faut :

1. Réaliser pleinement, *dès la première minute* : qu'on est en guerre et, qu'il s'agit d'*éviter les coups* et de *taper*.
2. Qu'il faut y voir *clair* et donc *s'éclairer*, pour *éviter les coups* et pour *taper au bon endroit*.
3. Qu'il faut *taper tous ensemble*, donc, être étroitement reliés les uns aux autres et songer constamment à s'étayer.
4. Qu'il faut *taper fort*, donc, avoir la volonté de le faire consciencieusement et pas à moitié, par humanitarisme ou par sentimentalisme.

Et, tout compte fait, n'est-ce pas là le résidu solide de dix siècles et plus de discussions et d'excellentes théories, par quoi on s'est efforcé de définir l'art de vaincre ? Nous étions bien fixés là-dessus, en 1914 et nous avons agi comme si nous ne l'avions pas su !...

D'où ce dernier enseignement, le plus important de tous, qu'à la guerre, il faut appliquer consciencieusement et brutalement ce que l'on sait, et non l'oublier ou le négliger.

Colonel A. GRASSET.
